

ZONES MÉMOIRES

AUTOUR D'UN CAMP DU GOULAG
[VOIE FERRÉE 501/503]

Édité par Samuel Verdan



MEMORIA ET HISTORIA

TOME 1

Impressum

Soutiens :

Collège des Humanités de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL)
Section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud (SLAS) de
l'Université de Lausanne

Traductions : Natasa Simic (chap. 4 et 6), Aleksandra Svinina (chap. 11 et 17),
Alexandre Yourassoff (chap. 8)

Relecture : Anne Kenzelmann Pfyffer

Mise en page : Thierry Theurillat

Images de couverture : l'isolateur disciplinaire du camp 93 de Chtchoutchi, 1988 et 2019

© 2021, Section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud de l'Université
de Lausanne & Institut de la culture régionale et des études littéraires Franciszek
Karpinski, Lausanne & Siedlce

ISBN 978-83-66597-21-1

ZONES MÉMOIRES
AUTOUR D'UN CAMP DU GOULAG
[VOIE FERRÉE 501/503]

édité par
Samuel Verdan

avec la collaboration de
Jérôme André, Anastasia de la Fortelle,
Estelle Gapp, Éric Hoesli, Charmilie Nault

1. INTRODUCTION

Éric Hoesli, Samuel Verdan

Lieu de rencontre : Iamal

En langue nènètse, Iamal veut dire « le bout de la terre ». Aujourd'hui, cette péninsule du nord de la Sibérie qui s'avance dans l'océan Arctique est le plus souvent associée à ses fantastiques gisements de gaz, qui font de la région l'un des principaux fournisseurs de l'énergie destinée à l'Europe. Le Iamal a aussi été le théâtre d'une expérience inédite, menée conjointement par l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), l'Université de Lausanne (UNIL) et l'Université de Genève (UNIGE), dont le présent ouvrage est le reflet.

À l'été 2019, des étudiants issus des trois institutions susmentionnées, rejoints par des collègues de l'Université de Tioumen (Sibérie occidentale), se sont établis durant trois semaines sur le site d'un ancien camp du Goulag, le camp 93 au lieu-dit « Chtchoutchi », à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de la ville de Nadym. Ce travail s'inscrivait dans le cadre du programme « Changing Arctic », conduit par le Collège des Humanités de l'EPFL et destiné à étudier les bouleversements que connaît actuellement cette partie de notre planète. En l'espèce, le travail consistait à étudier le camp, effectuer un relevé des vestiges encore présents, tenter d'en reconstituer le fonctionnement, analyser l'environnement naturel et son évolution durant les dernières décennies, et entamer une réflexion sur la mémoire de ce qui fut l'un des derniers grands chantiers de l'ère stalinienne et de l'univers du Goulag : la construction d'une voie ferrée, longue de près de 1500 km, à travers les étendues désertes du Grand Nord sibérien.

En 2020, une seconde campagne de terrain aurait dû permettre à une nouvelle équipe d'étendre l'étude à un autre camp situé le long de la voie. La pandémie de la Covid en a décidé autrement. Faute de pouvoir se rendre au Iamal, le groupe d'étudiants a approfondi l'analyse des données récoltées en 2019 et l'a complétée par des recherches menées auprès de fonds d'archives publics et privés. Ce travail débouche aujourd'hui sur la réalisation d'un site internet (yamal.ch) et sur la publication du présent

ouvrage. L'un et l'autre recensent les réflexions et les résultats auxquels les participants sont parvenus, proposant ainsi à un public curieux et non spécialisé d'en prendre connaissance.

Pour rigoureux qu'il soit, le travail ne prétend nullement être l'œuvre de professionnels aguerris. Il n'est ni exhaustif ni achevé. L'expérience réalisée et décrite dans les pages qui suivent visait davantage à permettre à des étudiants d'origines et de disciplines fort différentes d'associer leurs compétences pour s'atteler à un projet commun. Dans le cas présent, les participants au programme proviennent de sections ou de facultés aussi différentes que l'archéologie, l'histoire, le génie civil, les sciences de l'environnement, les sciences politiques, les *data sciences*, les sciences de la vie, les études européennes, la physique et les langues slaves. Certains sont Suisses, d'autres Russes, Français ou Italiens. Confrontés à un objet d'étude ressortissant à l'histoire globale, celle de l'une des tragédies du 20^e siècle, ils ont conjugué leurs connaissances et se sont souvent initiés aux disciplines de leurs partenaires pour tenter de résoudre, de façon commune, les questions qui se sont posées tout au long du projet.

Cette expérience est donc aussi l'histoire de multiples rencontres. Rencontres avec des collègues étrangers dont la langue, la culture, mais parfois aussi les perspectives historiques étaient différentes. Fouiller dans un passé aussi récent et douloureux que celui des bagnes staliniens en compagnie de collègues russes s'apparente à une plongée dans leurs secrets de famille. Ce fut par moments l'objet de discussions passionnées et passionnantes.

Rencontres entre disciplines académiques aussi : les collaborations entre les chercheurs en dendrochronologie, les archéologues et les étudiants explorant les témoignages tirés des archives, recoupant leurs sources pour reconstituer le fonctionnement du camp, ou s'interrogeant sur l'effet des changements climatiques sur le site et sa couverture végétale, ont constitué quelques exemples stimulants nés de cet exercice d'interdisciplinarité.

Pour l'équipe de 2019, ce fut enfin une rencontre avec la toundra, un univers marécageux bruisant en permanence de nuées de moustiques. Une rencontre avec une nature puissante, rapidement qualifiée d'hostile, imposant sa loi aux visiteurs même éphémères ; avec le Grand Nord russe et ses habitants, encore empreints de l'esprit pionnier des conquêtes soviétiques des années 1970–80, qui ont réservé un accueil chaleureux à ces jeunes étrangers venus se pencher sur leur histoire. Une projection dans le temps et dans l'espace, la confrontation féconde de représentations culturelles profondément diverses que l'on tente d'identifier et de

comparer. Du « bout de la terre », on voit aisément le monde et l'histoire de façons différentes.

Du camp 93 au Goulag

Le modeste camp 93, lieu de la rencontre et point de départ des réflexions proposées ici, renvoie à des entités autrement plus vastes que lui, c'est-à-dire non seulement aux chantiers 501 et 503, créés à la fin des années 1940 pour la construction d'une voie ferrée polaire, mais également à l'ensemble du « système Goulag ». C'est une évidence : examiner un camp, c'est aussi devoir s'intéresser à la globalité du phénomène auquel il doit son existence. Or aborder un tel sujet est loin d'être anodin. Concernant ce choix et la démarche qui s'ensuit, un commentaire s'impose.

Suscitant une littérature abondante et sans cesse enrichie par de nouveaux travaux, le Goulag représente un vaste et complexe champ d'exploration. Des archives et des témoignages restent à exploiter ; des vestiges mériteraient d'être tirés de l'oubli, inventoriés et étudiés ; on ne compte pas les aspects historiques, économiques et sociaux qui attendent encore une analyse approfondie. Poursuivre les recherches, présenter les informations de la manière la plus objective possible et proposer des réflexions mesurées sont des tâches d'autant plus nécessaires que les débats sur le Goulag — et sur la période stalinienne en général — donnent aussi lieu à des récupérations à des fins idéologiques. Le présent ouvrage a donc été conçu pour apporter des éclairages nuancés sur des documents et des vestiges peu connus.

Le travail a également été motivé par un constat, celui de la lente mais inéluctable disparition des vestiges des camps. Comme les anciens détenus et témoins directs de la période du Goulag, les traces matérielles se font de plus en plus rares. En de nombreux lieux, elles sont déjà devenues invisibles, tantôt victimes du temps, tantôt effacées intentionnellement, ou par négligence. Par contraste, les vestiges encore présents sur le tracé des chantiers 501/503 retiennent l'attention : éloignés de tout lieu de vie et bénéficiant du climat polaire, ils sont relativement bien préservés. Mais pour combien de temps ? L'observation permet de mesurer la dégradation de leur état, année après année. Face à ce processus, on ne peut qu'être saisi par l'urgente nécessité de dresser un inventaire. Certains visiteurs le font individuellement, en prenant quelques photographies et en les publiant sur internet. De manière plus organisée, plusieurs expéditions ont déjà procédé à des relevés systématiques. La nôtre en est une parmi d'autres¹.

Cet ouvrage ne constitue pas pour autant une étude approfondie des camps disposés le long de la voie ferrée polaire. Il ne s'agit pas d'une synthèse, mais d'une collecte de points de vue, dont la diversité reflète les profils, parcours et intérêts propres aux différents auteurs. L'ordre dans lequel les contributions se succèdent, pour peu qu'on accepte de le suivre, propose un itinéraire en zigzag, illustrant les directions variées prises par notre exploration ; itinéraire également représentatif d'un savoir en construction, avec ses hésitations et ses tâtonnements, d'une recherche d'abord motivée par la curiosité et orientée par les découvertes faites sur le terrain.

Ainsi, si le **chapitre 2** invite immédiatement le lecteur à découvrir Chtchoutchi et son environnement, sur un mode personnel et immersif, le **chapitre 3** revient au cadre historique, décrivant de manière très factuelle les principales étapes de la construction de la voie ferrée polaire et de son abandon. Pour donner vie à cette succession de dates et de chiffres (nombre de kilomètres, de détenus), le **chapitre 4** livre le récit, jusqu'ici inédit, d'un ancien détenu envoyé sur le chantier 501. Extraites des mémoires de I. P. Iakimenko, ces pages font écho au vaste ensemble de témoignages existant sur le Goulag, tout en détaillant les conditions de vie et de travail des constructeurs de la voie polaire. Le **chapitre 5** nous ramène à Chtchoutchi et au camp 93, dont les bâtiments, l'organisation spatiale et le fonctionnement sont précisément décrits. C'est dans ce cadre qu'il est ensuite possible de replacer le récit du détenu Marmanov (**chapitre 6**), qui a vécu et travaillé à Chtchoutchi même, au début des années 1950. À la suite de ce témoignage, qui mentionne des pins plantés dans le camp par les prisonniers, le **chapitre 7** interroge les arbres, dont la mémoire vient compléter celle des hommes : une occasion de lire l'histoire du lieu sur le temps long et d'adopter une perspective environnementale large. Le **chapitre 8** constitue quant à lui une forme de parenthèse bibliographique, faisant l'historique des recherches consacrées aux chantiers 501/503 ; hommage nécessaire aux personnes qui ont tiré de l'oubli les documents d'archives, ainsi que les vestiges. Ces derniers sont au centre des **chapitres 9 et 10**, qui s'intéressent aux techniques de construction, celles de la voie ferrée polaire et celles des bâtiments du camp, mises en œuvre en urgence et dans un environnement naturel très inhospitalier.

Les chapitres qui suivent donnent la « parole » aux détenus, de diverses manières. Le **chapitre 11** révèle les inscriptions laissées par des prisonniers sur les parois d'une cellule, dans l'isolateur disciplinaire du camp 93, et

ébauche une réflexion sur la base de ces témoignages singuliers. Le **chapitre 12** apporte un éclairage sur plusieurs aspects concernant les conditions de vie et de travail sur les chantiers 501/503, en s'appuyant sur les récits d'anciens détenus ; le **chapitre 13** suit la même ligne, en mettant l'accent sur la composante féminine de la population carcérale.

La dernière partie de l'ouvrage s'interroge sur ce qu'il advient de la voie ferrée et des camps après leur abandon, sur ce que l'on peut ou doit faire des ruines et de leur souvenir. Le **chapitre 14** montre le camp 93 en train de disparaître, avec les divers facteurs qui contribuent à cet inéluctable effacement, tandis que le **chapitre 15** suit le questionnement du chercheur de terrain, face à ces vestiges en devenir : que peut apporter la démarche archéologique, appliquée à un camp du Goulag ? Et en retour, qu'apprend l'archéologue au contact du camp ? L'inventaire proposé dans le **chapitre 16** est celui des marques laissées par les personnes qui se rendent actuellement à Chtchoutchi : objets et gestes servant à invoquer le souvenir des détenus, à réactiver le passé des lieux. Le **chapitre 17** porte sur le sujet un regard large, celui d'un historien russe qui a consacré une partie de sa vie à l'étude de la voie ferrée polaire ; l'auteur explique pourquoi il est nécessaire de préserver les traces de cette voie et comment il s'est appliqué à le faire jusqu'ici.

Si la plupart des chapitres ne traitent pas directement de la question de la mémoire, tous esquissent, à leur manière, les contours de « zones mémoires »², espaces de natures variées où le rapport au passé s'élabore, se perpétue, se vit : lieux concrets et physiques, comme l'enceinte du camp ou l'intérieur d'une cellule, mais également écrits d'anciens détenus, sites internet surchargés d'images, pratiques commémoratives, individuelles ou collectives, et jusqu'à la part d'histoire du Goulag que chacun peut porter en soi.

La complémentarité des contributions réunies ici et la cohérence de l'ensemble sont garanties par l'intention qui sous-tend l'entier de notre démarche : à partir d'un exemple bien circonscrit, susciter des réflexions plus larges sur le Goulag, sur la place qui lui revient aujourd'hui et sur les multiples significations qui lui sont données. Insistons sur ce point : même si un seul camp a servi de point de départ au travail, l'intérêt des résultats n'est pas anecdotique. Le lieu est à la fois unique et semblable à d'autres. Par sa singularité même, il est représentatif d'une myriade de camps, chacun doté de sa propre histoire, tous déterminés par les logiques régissant le monde du Goulag. Distincts, ces points sont reliés entre eux en un immense « réseau » — une façon contemporaine de dire cette entité

qualifiée « d'archipel » depuis Soljénitsyne. Ils s'orientent en fonction des mêmes lignes de force ; en chacun, l'écho des grandes constantes du système est perceptible. En tenant compte des inévitables déformations, il est possible d'observer le Goulag par le prisme de l'un de ses camps.

Notes

1 Pour une liste des expéditions organisées depuis la fin des années 1980 le long de la voie 501/503, voir le chapitre 8. Sites internet présentant des expéditions récentes :
<https://gulag.cz/en/projects/expeditions>
<https://gulag.online/articles/mrtva-trat-vyzkum?locale=en>
<http://stalinbahn-trilogie.de>

2 L'expression fait référence au concept de « lieu de mémoire », développé par l'historien français Pierre Nora. Quant au terme « zone », il évoque notamment une manière très soviétique de concevoir et de délimiter l'espace.